

## À TOI DE JOUER MON FILS

Le monde s'était emballé, tout allait vite, trop vite. Et pourquoi se le cacher, c'était un peu notre faute. Pas qu'un peu à vrai dire, même si nous n'avions fait tout cela que pour survivre. Il y a près d'une vingtaine d'années, ma jeune femme Zenia et moi avons été les premiers de notre village de Gostkowo à nous lancer dans cette course folle. Tout abandonner pour rêver d'un nouveau pays, d'une nouvelle vie, d'une nouvelle richesse... Est-ce qu'on regrettait ? Non, sûrement pas, même si la vie n'avait pas été simple tous les jours et si aujourd'hui Zelda – c'est le nom qu'elle a pris en arrivant ici – n'est plus à mes côtés. Dans notre contrée d'origine, la province de Varsovie qui avait connu le statut de Grand-Duché avant d'être placée sous domination russe, nous n'aurions pas survécu plus d'une année.

Cette fuite de l'opresseur nous a amenés transis et quasiment morts de faim sur les rives de la Mer du Nord. Une traversée épique et mortelle pour certains en compagnie de Danois, Hollandais, et quelques autres crèves la faim comme nous, fuyant les oppressions qui pesaient sur l'Europe nous amena de ce côté-ci de l'Atlantique. Une nouvelle route, une nouvelle langue, une nouvelle course vers l'inconnu nous attendait. Mais tout avait changé, nous n'avions plus d'ennemi derrière nous, mais l'avenir juste là, devant. Ça donne des ailes et un courage sans limite.

Les premières terres à l'est de ce nouveau continent étaient déjà prises par des colons venus bien avant nous. Nous avons quitté un monde féodal, nous retrouvions un monde au capitalisme naissant qui n'avait pas tardé à reconstruire les mêmes schémas sociaux et économiques. Les usines textiles étaient florissantes tout le long de la Nouvelle-Angleterre. Là-bas, en Europe, on avait entendu parler de Manchester en Angleterre, rebaptisée Cottonopolis où fleurissaient les usines de coton. Ici c'était pareil, mais à la taille du continent, démesuré !

Ceux qui étaient arrivés avec des capitaux à investir sur ces terres vierges régnaient en maîtres sur toute l'industrie naissante. Cela ressemblait beaucoup à la noblesse que nous avons laissée derrière nous dans nos Duchés. Ici il y avait le Duché du Maine, celui du New Hampshire, ou du Delaware. Nous ne voulions pas de ça, ce retour à des élites dominantes. Avant c'étaient les terres détenues par des familles nobles, ici c'étaient des industries dans les mains des actionnaires.

Il y avait d'un côté les capitaux de l'autre les sans-le-sou comme nous. Zenia et moi ne voulions pas nous retrouver dans ce système qui allait nous broyer et faire de nous des bras corvéables à merci. Il nous fallait pourtant gagner de quoi nous nourrir et nous abriter à défaut de construire une vie meilleure. Zenia a travaillé dans les usines des familles Dwight et Lowell – les nobles de ces terres - qui construisaient un empire à la sueur de son front et de celui des malheureuses venues des endroits les plus pauvres de la vieille Europe. Moi je me cassais le dos à construire les axes de communication, routes, canaux et rails, qui allaient permettre aux familles Perkins et Cabot de s'imposer dans la politique et le négoce.

« Allez plus à l'Ouest, le pays est immense, il y a des terres et de l'or », nous avait-on dit un soir où il nous restait un peu d'énergie après les 10 heures de labeur quotidien. De quoi faire marcher un paralytique. En quelques mois nous avons mis de précieux dollars de côté, et recueilli suffisamment d'informations pour nous sentir prêts à partir, affronter un nouvel exil, une nouvelle traversée. Nous nous sommes procuré l'un de ces guides qui venaient d'être

édités pour les migrants, alimentés par l'expérience des premiers marchands de fourrures revenus de l'ouest. Ils promettaient la fortune et des terres fertiles au-delà des vastes plaines de ce qu'on nommait le Midwest.

Des terres, nous en avons vues, à perte de vue, arides et inhospitalières. De l'or aussi avec rien d'autre que l'envie et la cupidité qui vont avec. Ce monde-là n'était pas celui que nous cherchions. Et enfin nous les avons vues qui se dressaient majestueuses devant les sabots de nos chevaux et les roues de notre carriole, les Rocheuses ! Elles ne ressemblaient à rien de ce que nous avons connu. Exactement ce qu'il nous fallait ! Les terres de Varsovie, plates, humides, gorgées du sang versé par mes anciens compatriotes tombés sous le joug des envahisseurs successifs, disparaissaient chaque jour un peu plus dans nos souvenirs.

\*\*\*

Zenia, qui ne répondait déjà plus qu'au nom de Zelda, planta symboliquement des graines de coquelicot, notre fleur nationale, qu'elle avait réussi à conserver au sec depuis notre départ. Les premières gouttes d'eau que je ramenaient à notre campement furent pour ces graines porteuses d'espoir autant que de mémoire. Et notre vie quotidienne prit forme. Un drôle de nom, comme si la vie pouvait se résumer à une journée que l'on reproduit ou répète autant de fois que nécessaire pour finalement en faire « une » vie. Toujours est-il que cette vie quotidienne avec Zelda est passée sans que l'on s'en rende compte. Le temps de se retourner et tout avait changé. Zelda avait donné la vie, la vie quittait Zelda, mais entre les deux, tant d'histoires, de combats, de plaisirs ou de découvertes avaient jalonné notre chemin.

En 1862, alors que nous étions installés depuis une bonne dizaine d'années, le président Abraham Lincoln a signé le « Homestead Act » <sup>(1)</sup>. L'opportunité de revendiquer une propriété privée de 160 acres <sup>(2)</sup>. Un rêve inaccessible sur les terres de la vieille Europe, une réalité ici dans ce monde neuf. Pourtant, vivre ici avec 160 acres, bien peu y arrivent et ceux qui échouent se servent de leurs armes pour survivre ou pillent mes amis Indiens. Nous, nous avons survécu, domestiqué la terre et fait bonne intelligence avec ces Indiens installés bien avant nous.

Ces dernières années, ceux de la tribu des « Utes » qui vivaient par ici n'embêtaient plus les colons, nous vivions en bonne harmonie alors que l'on entendait parler des guerres indiennes dans d'autres parties des montagnes Rocheuses. Jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, on était même devenu de bons voisins. On avait trouvé un équilibre que nous goûtions à chaque instant. Ils nous avaient dit où trouver de l'or, nous avons partagé l'espace pour que chacun vive en paix, que les bisons aient accès aux collines pour y courir librement. Certains Indiens descendaient en ville sans crainte et commençaient à parler anglais. De mon côté je ne me débrouillais pas trop mal avec leur dialecte, le « numic » comme ils l'appellent.

Quand ma femme a accouché de notre premier enfant – les suivants sont morts en couche - c'est à un chamane de la tribu des Utes que je dois leur survie à tous les deux. J'avais renvoyé le docteur blanc qui était venu quelques heures avant l'accouchement, l'incompétent avait dit qu'elle ne passerait pas les prochaines heures. Je l'avais rapidement remercié et fais appel à mes amis Indiens dès qu'il n'était plus en vue. J'avais toute confiance dans les pouvoirs du chamane Kwanita, je l'avais déjà vu soigner les pires maux chez ses pairs. Son nom signifiait « Les esprits sont bons » et je savais que c'était avec eux, les esprits, plus qu'avec les potions à l'odeur de whisky frelaté du docteur blanc que ma femme et mon fils trouveraient la voie de la survie. Avant de sortir de la chambre, j'avais vu Kwanita installer les cristaux lumineux autour du lit et sortir ses décoctions de peyotl <sup>(3)</sup>, ces petits cactus sans épines que les Indiens vénèrent comme une plante sacrée.

La nuit fut longue et emplie des chants murmurés de Kwanita entremêlés aux gémissements de Zelda, mais je la retrouvais vivante le lendemain matin, notre enfant dans

les bras. Depuis ce jour Kwanita et les siens ont table ouverte chez nous et dieu sait si cela nous a été utile pendant les dix longues années de la maladie de Zelda. Le chamane parlait de typhus, cette maladie qui avait tué tant de ses semblables, le docteur blanc lui n'avait pas d'avis, pour lui elle aurait dû être morte. Les premiers jours après l'accouchement, Zelda est restée alitée en prenant des infusions de peyotl, des racines et différentes purées préparées par le chamane. Nausée et hallucinations furent son lot quotidien pendant dix jours jusqu'à ce qu'elle puisse enfin se mettre sur pied et embrasser son enfant. La vie pouvait reprendre presque normalement.

Quand notre fils Shawn a grandi, nos amis Utes nous ont offert ces hochets de leur fabrication, en cuir brut de bison, avec des cristaux de quartz ramassés dans la Green River qui s'illuminent quand les enfants les agitent. Mon fils en était fou. J'avoue qu'à l'époque j'étais encore curieusement attaché à ces traditions que nous avons laissées derrière nous et j'aurais bien aimé pouvoir lui offrir un hochet matriochka ou une de ces raquettes à oiseaux que les grands-pères fabriquaient quand ils n'avaient plus la force de travailler dans les champs ou les mines.

Nous avons eu de bons moments tous ensemble quand venait le printemps et que nous pouvions souffler sur la colline après de longues journées de travail qui avait mis à mal ma carcasse vieillissante. En hiver autour du feu, Zelda soignait les engelures que j'avais gagnées en travaillant sans gants au cœur des forêts. Ici rien n'est dû, tout se mérite, aussi bien les chaudes soirées d'été qui vous mènent à travers la nuit sans vous glacer la couenne, que la fraîcheur tant attendue de l'automne quand toutes les récoltes ont permis de faire suffisamment de réserves pour l'hiver qui, on le sait, sera rude. Rude, mais majestueux. Je ne sais pas comment l'hiver s'habille chez vous, mais chez nous sur cette face est des Rocheuses, il est couvert de blanc de la tête au pied. Et en plusieurs épaisseurs. Celui qui ne connaît pas l'hiver de nos contrées et ne s'y est pas préparé correctement à peu de chance de survivre, une fois passé le 1<sup>er</sup> décembre.

Je vous l'ai dit, le temps a passé, très vite, trop vite, au fil des ans, les coups de pied des bêtes ont fatigué mes os, en ont même brisé certains, parfois, les arbres que nous avons abattus en forêt ne sont pas tombés au bon endroit, là encore mon corps s'en souvient. L'homme n'est pas le maître absolu et aussi souvent qu'elle l'a jugé nécessaire la nature a frappé en retour. Plus fort que moi. Saison après saison la chaleur de l'été a cuit ma carcasse, le froid de l'hiver l'a préparée à la mort.

Depuis plusieurs années, nous mangions à notre faim, faisons vivre quelques familles aux alentours et donnions du travail à des vagabonds de passage. Nous n'avions plus à craindre le rythme des saisons qui parfois gelait sur pied des voyageurs isolés ou faisait frire les pieds des mendiants. Au cours de cette décennie, j'ai vu les ravages de l'alcool sur les foies et les âmes des plus faibles et des Indiens qui souffraient de cette faiblesse génétique concernant l'eau de feu qui, au sens propre, leur brûlait les entrailles.

Zelda connaissait de courtes périodes de rémission au cours desquelles elle travaillait d'arrache-pied comme pour rattraper le temps perdu. C'était donc ça notre « vie quotidienne », une vie heureuse où il y avait toujours une solution aux problèmes quelle que soit leur gravité. Ce qui était loin d'être le cas pour tout le monde à cette époque. J'avais dépassé la quarantaine, l'âge fatidique comme c'était écrit dans ce journal que mon fils avait trouvé. On y parlait de l'espérance de vie dans l'État du Maryland, censé être représentatif du pays. 40 ans c'était l'espérance de vie en ces années-là, 40 ans c'était moins que mon âge ! Pourtant j'avais été vigilant, je ne voulais en aucune façon être obligé de pousser la porte du docteur de la ville. Des hommes mûrs comme moi, j'en avais vu plus rentrer que sortir de son cabinet. En

tous cas à la verticale. La saignée, la purge et l'amputation, c'était sa Sainte Trinité et croyez-moi, bien peu de personnes avaient envie d'y croire.

Sur les conseils de Kwanita, nous avons opté pour la médecine indienne plus efficace et beaucoup moins barbare. Chez les Utes, la distinction entre la nourriture et les médicaments n'a jamais été très claire. Pour moi en tous cas. Allez faire la différence entre les plantes comestibles et celles qui ont des vertus médicinales ! Tout dépend de la manière de les préparer et de les appliquer. Je laissais ce choix à Kwanita. Il n'y a que pour les coupures profondes que j'appliquais mes propres méthodes qui faisaient hurler Zelda ; la cautérisation. Un truc que j'avais appris dans le même journal que celui qui parlait de l'espérance de vie. Un tison rougi au feu appliqué sur une plaie la fermait pour de bon et évitait toute complication. Ça marchait pour les bêtes, pourquoi pas pour nous ? Je vous accorde que les cicatrices qui en suivaient n'étaient pas les plus belles, mais qui s'en soucie ?

\*\*\*

Mais tout ça c'était avant la maladie du rail, la folie du chemin de fer, l'unification nationale comme disent les politiciens en payant des tournées au saloon de la ville. Ici dans notre Nouveau Monde, tout allait vite, beaucoup plus vite que dans nos plaines boueuses de la vieille Europe, prises dans d'éternels conflits. Et pourtant à en croire les publicités qui s'affichaient en ville, cette vie n'allait pas encore assez vite, le galop des chevaux volés aux Indiens ne suffisait plus aux hommes, le train allait changer tout ça.

À force d'être pressés, les gens du chemin de fer ont une pendule dans la tête. C'est ce tic-tac permanent qui doit les rendre cinglés et agressifs, je ne vois pas d'autres explications. Depuis qu'ils sont arrivés dans les parages, il semble que tout le monde entende ce tic-tac dans sa tête, que tout le monde court dans tous les sens pour rattraper le temps perdu, que tout le monde soit devenu cinglé, une sorte de contagion. Ce n'est pas que nous ayons été jusque-là des exemples de vertu et de droiture, mais là, les cerveaux ont pris un vrai coup de chaud. Nous ne sommes pourtant qu'à la sortie de l'hiver, qu'est-ce que ce sera au moment de la moisson ? Les cervelles vont exploser si vous voulez mon avis. Si la maladie devient trop grave ou trop dangereuse, ici il n'y a qu'une seule posologie à base de plomb en une seule injection. On n'a jamais eu de plainte ni d'échec.

Tiens, juste un exemple pour vous montrer à quel point ils ont le cerveau fêlé les gars du chemin de fer. Vous êtes au courant que le gouvernement américain là-bas à Washington D.C. après avoir réuni le Nord et le Sud du pays il y a une dizaine d'années au prix d'une si longue guerre, a décidé de tous nous unir, les yankees de l'Est et nous les aventuriers de l'Ouest. Une équipe est partie de l'est, l'autre de l'Ouest, jusque-là j'aurais fait comme eux, même si je n'avais pas les moyens de recruter près de 20 000 ouvriers comme ils l'ont fait. Et surtout je ne parle pas un mot de chinois et comme la majorité de leurs travailleurs viennent de là-bas... Jusque-là, je ne savais pas qu'ils étaient spécialistes en trains, ces fameux Chinois, pour moi ils m'avaient surtout l'air d'esclaves, simplement avec une autre couleur de peau.

Bref, les gars venus de l'Est employés par « l'Union Pacific » avancent et posent leurs rails depuis Sacramento en Californie au rythme des « chain gang songs » <sup>(4)</sup>, ceux de la « Central Pacific » font la même chose avec quasiment les mêmes chants en partant de la grande ville d'Omaha à la frontière du Nebraska et de l'Iowa cette fois. Et tranquillement ils se croisent sans se voir ! Vous le croyez ça ? Il leur a fallu des semaines pour s'en rendre compte, tout démonter et recommencer pour prévoir un point de rencontre là-bas derrière les collines en allant vers le Grand Lac Salé, à un endroit baptisé « Promontory Point » <sup>(5)</sup>. Là encore, il faut être dérangé pour imaginer se donner rendez-vous à cet endroit. Vous connaissez ? Moi si, là-bas, il n'y a rien. Et quand je dis : rien, croyez-moi j'en ai vu des espaces désertiques,

mais des comme celui-là bien peu. Pas d'eau, pas d'ombre, pas de terres cultivables, à peine un serpent à sonnettes et encore ! Voyons le bon côté des choses, ils ne contamineront pas grand monde sur leur « point promontoire ». Mais autant de bras, autant de cerveaux pour ne pas arriver à se résultat !

La cérémonie de rencontre est prévue pour le mois de mai de cette année, sauf s'ils se ratent encore. 1869 restera alors dans l'histoire comme l'année des grands échecs. Grand bien leur fasse, il y aura autre chose à faire dans les champs à ce moment-là.

\*\*\*

L'autre jour à l'occasion d'une visite au « General Store » mon fils Shawn est tombé sur un vieux journal de l'Est, sans doute oublié par un de ses cowboys aux poches pleines de dollars et à la grande gueule pleine d'histoires incroyables. On y parlait de ces nouveaux wagons construits par Mr George Pullman avec du bois sculpté, des poignées en cuivre, des fenêtres avec des incrustations, des tissus brillants pour s'asseoir, du chauffage et même l'électricité ! Il y avait aussi écrit qu'il proposerait des wagons faisant restaurant, d'autres avec des lits. Des inventions de journalistes, je demande à voir, on verra bien en mai prochain si un de ces wagons imaginaires arrive jusqu'ici. Une chose est sûre, je continuerai à me déplacer avec mon cheval. Il est bien assez rapide pour moi et je ne suis pas certain d'avoir les moyens de payer deux dollars <sup>(6)</sup> pour me rendre à San Francisco, ni même d'en avoir envie !

Avec ce chemin de fer, l'histoire éternelle de la domination se répétait. Des familles accumulaient les profits grâce à cette industrie naissante, profitant des ouvriers prêts à tous pour nourrir leur famille, de ceux qui souhaitaient payer un billet pour un ailleurs meilleur, des aides immenses du gouvernement, de la crédulité de chacun enfin. À cette époque, les rails poussaient sur la prairie aussi vite que les barbelés. Au point que les lois avaient du mal à suivre. Le plomb avait chaque jour le dernier mot quand des situations inextricables opposaient la fureur des hommes. Des villes sortaient de terre avec la rosée du matin, les colons, quel que soit leur âge, leurs origines ou leur (in)fortune étaient tous touchés par le même virus, celui qui donne la fièvre de l'or.

Combien de temps les hommes vont-ils résister, à ces nouveaux équilibres ? Mon seul souhait aujourd'hui est que la nature elle résiste plus longtemps que ces hommes devenus parasites ? Ces colons toujours plus pressés apprendront-ils des autochtones à respecter celle que les Utes appellent « Mère Nature » ? J'en doute.

Je sais que Shawn, mon fils, saura respecter ces cycles de la nature, ramasser les graines, les baies et les racines à la bonne saison, il saura prélever de la nature ce qu'il faut, sans plus, pour se nourrir et tanner les peaux. En revanche je ne suis pas sûr qu'il puisse continuer longtemps dans ce nouvel environnement chamboulé par ce train porteur de tant de transformations. Je lui ai fait promettre de vendre et de quitter la ferme si ce n'était plus le cas. Au nord les terres sont vastes et riches, il y aura de la place le moment venu.

Jusqu'à-là heureusement la violence qui s'est installée dans les villes Jackson ou Blackfoot nous a épargnés. Mais pour combien de temps encore ? Notre monde de vachers et d'agriculteurs se construit sur la durée dans le respect des bêtes, de l'environnement avec l'entraide des voisins et amis, contrairement aux chercheurs d'or qui se concentrent en ville et n'ont que le gain rapide comme règle de vie. Ces dernières années, les mineurs ne cessent de mettre à jour de nouveaux gisements, l'argent coule à flots dans les villes, les saloons, les bordels et chez les marchands d'armes. Un jour, comme le chemin de fer, ce monde arrivera jusqu'à nous. Il sera temps d'aller voir plus loin si l'herbe est aussi verte. J'ai entendu parler des vastes plaines du Montana où l'on peut passer des jours sans croiser une âme. Il faudra que j'en parle à Shawn.

Kwanita est d'accord avec moi, bien que les Utes soient attachés à leurs terres, il m'a promis que lui aussi reprendrait sa longue route si la menace était trop forte. Il sait comme moi que nombre de ses semblables ont payé de leur vie l'attachement à une vallée ou une colline. Lui et moi ne savons que penser des nouvelles qui nous parviennent. Au Nouveau-Mexique, plus de 8000 Navajos ont été déportés. En Arizona les Apaches ont fini par déterrer la hache de guerre et reprendre les hostilités. Dans le Dakota, les Sioux se voient privés de leurs terres.

Kwanita et moi plaçons tous nos espoirs dans les accords qui viennent d'être signés à Fort Laramie dans le Wyoming. Mais nous savons à quel point les équilibres sont fragiles. Un mot mal traduit, un geste mal interprété, une agression plus ou moins volontaire et les affrontements reprendront.

Malgré tout, la vie coule tranquille dans ces belles vallées, la menace pourtant est là, par-delà les montagnes et chaque jour on l'entend arriver précédée de ces explosions de dynamite qui ouvrent la voie du chemin de fer. Plus rien ne sera comme avant avec l'arrivée du cheval de fer comme l'appellent mes amis. De nouvelles populations, de nouveaux modes de vie, de nouvelles technologies vont chambouler ce fragile quotidien que nous avons construit. Mais ainsi va la vie, mes amis Indiens ont dû se dire la même chose quand ils nous ont vus arriver avec nos chariots bâchés. Certains d'entre nous étaient mauvais, d'autres non, il en sera de même avec les passagers du cheval de fer.

\*\*\*

Zelda nous a quittés il y a plus de dix ans et Shawn est maintenant un homme. Kwanita lui est aujourd'hui le chef de sa tribu et vit de l'autre côté de la colline. Vous l'avez compris, Kwanita et moi sommes devenus amis. Lui dit frères. Récemment, il m'a même donné un nom de chez lui : Wapi. J'aime bien ce nom Wapi, plus en tous cas que celui de Philip que mes parents m'avaient choisi là-bas du côté de Varsovie. Philip ! Comme le major général Philip Sheridan, l'homme qui a déclaré « un bon indien est un indien mort » et qui en a massacré tant et tant !

Ces derniers mois ont été difficiles avec un hiver très rude, le froid est arrivé tôt et la neige est toujours là sur les sommets alors que les premiers bourgeons commencent à sortir. Tout cela pèse sur mon moral et ma carcasse usée par le travail. Il va être temps pour moi de tirer ma révérence si je ne veux pas peser sur les jeunes générations. N'y voyez aucune rancœur ou tristesse de ma part, la fréquentation de mes amis Utes m'a appris beaucoup de choses sur le sens de la vie. Mon seul regret, car j'en ai un, ce sera de ne pas voir arriver mes petits-enfants, de les voir grandir dans cette ferme que j'ai construite de mes mains.

Les herbes et tisanes préparées par Kwanita m'ont permis de sortir de ce long hiver vivant. Un miracle. Voir l'arrivée du train dans quelques mois en serait un autre, mais celui-là ne me tente pas. J'ai vu trop de maux s'emparer de nos vies avec l'arrivée du progrès et des colons avides et sans culture. Pourtant j'ai été l'un de ses colons, comme ma femme Zelda. Depuis le premier jour j'ai appris à cueillir avec parcimonie en respectant les cycles de la nature, comme eux j'ai appris à pêcher les saumons qui remontent la rivière, comme eux j'ai appris le sens de l'observation du vent, de la lune, de l'eau qui coule si fraîche dans nos ruisseaux. Je ne veux plus voir le monde évoluer dans le sens où il va aujourd'hui. Bientôt il ne sera plus fait pour moi.

J'ai longuement parlé avec Shawn et Kwanita des temps qui les attendent. Le rail porte avec lui les fléaux que nous avons fuis pendant tant d'années, le rail toujours lui va faire circuler à grande vitesse les envies, les profits, les tueries. La cupidité emplira les wagons et les Indiens comme les premiers colons ne seront pas armés pour affronter ce monde qui se mettra en place avec l'arrivée prochaine du nouveau siècle. Heureusement je ne serai plus là pour vivre ce nouvel enfer, mais je ne le souhaite ni pour mon fils ni pour mes amis Indiens. Ils

m'ont promis de tenter l'aventure au nord si la vie devenait trop compliquée dans les montagnes.

Il y a quelques années a été créé l'État du Montana. Il y a deux ans nous avons vu passer des troupes de bœufs Long Horn venus du Texas pour aller paître dans ces plaines immaculées. Là-bas, il n'y a pas d'or, l'envie et la cupidité arriveront, mais plus tard. Des voyageurs qui sont revenus parlent de mines de cuivre et d'argent. Deux métaux nobles qui heureusement ne rendent pas les hommes aussi fous que l'or qui traîne avec lui le sang et la mort.

Cette mort qui pour moi approche je la laisse approcher avec une sérénité que je dois à mes amis Utes. Ils m'ont appris un jour que nous avons deux âmes, l'une attachée à notre corps, l'autre libre de se promener. Grâce aux rites des Utes, à leur connaissance des plantes sacrées, cette « deuxième » âme est partie depuis longtemps retrouver Zelda lors de longues soirées dans les montagnes. Après mon départ elle pourra rester définitivement avec elle. Pour l'autre âme, celle qui est attachée à mon corps, je sais que mes amis feront le nécessaire en respectant les règles qui régissent leur peuple depuis des siècles. Après trois ou quatre jours de jeûne, mon corps enveloppé de peaux de bêtes sera emmené à cheval vers un lieu lointain. Ce lieu je l'ai choisi sur un pic isolé où personne ne va, je n'ai pas l'intention d'imposer ma présence après ma mort et j'ai appris que Kwanita et les siens ne sont pas à l'aise avec cette proximité des défunts.

Nous avons récemment basculé vers les beaux jours à l'occasion du solstice de printemps. Les sommets se débarrassent de leurs dernières calottes de neige, la sève coule dans les troncs, la terre se réchauffe pour apporter sa richesse aux jeunes pousses qui viennent de sortir, mon esprit est libre pour se lancer vers cet ailleurs qui me tend les bras. Des bras que je sais être ceux de Zelda.

La lumière rasante du soir sur la plaine est apaisante, elle lave toutes les horreurs que j'ai pu croiser depuis ma naissance. Les rayons du soleil nous réchauffent encore tout en sublimant les tables que mes amis indiens ont dressées pour cette soirée de célébration. Je suis assis, fatigué, usé et me laisse porter, aider et servir par cette famille que je me suis choisi. Quand chacun retourne dans son tepee, la main ferme de Kwanita se pose sur mon épaule sans un tremblement. « Nous avons vécu plus de bonnes lunes que personne d'autre, embrasse Zelda pour moi et salue mes ancêtres, je les ai prévenus de ton arrivée, ils t'attendent avec impatience. À très bientôt mon frère ». Je m'endors en paix, bercé par les sons harmonieux de la nature des montagnes.

\*\*\*

- (1) « Homstead Act » littéralement en français, acte de fermage. Loi signée par le président Abraham Lincoln le 20 mai 1862 qui permet à chacun justifiant une occupation d'un terrain depuis 5 ans d'en revendiquer la propriété dans la limite de 160 acres.
- (2) « Acre » mesure de surface américaine qui correspond à 4 000 m<sup>2</sup>.
- (3) « Peyotl » *Lophophora Williamsii* de son nom savant, est un petit cactus sans épines de la famille des Cactaceae, qui contient des alcaloïdes, dont la mescaline aux propriétés hallucinogènes.
- (4) « Chain gang songs » en français, chansons de forçats. Les premiers chants des esclaves et des prisonniers pour se donner de l'entrain lors des travaux forcés. Une culture de cette musique s'est développée aux USA en marge du Blues.

- (5) « Promontory Point » L'endroit existe encore aujourd'hui au sud du Grand Lac Salé et se visite. Deux locomotives d'époque symbolisent la rencontre des équipes d'ouvriers.
- (6) 1 dollar en 1870 équivaut à 22,6 dollars en 2022